



**ILS REVIENNENT DE LOIN** et savourent la joie d'être ensemble et de créer à partir de leur vécu.

## Des gens de la rue entrent en scène

Depuis 25 ans, le metteur en scène Laurent Poncelet accompagne les Mange-Cafard, une troupe composée de personnes en situation d'exclusion sociale, née au sein du Secours catholique de Grenoble. Leur premier film, *Des gens passent et j'en oublie*, tourne déjà en région.

C'est la nuit. Une femme veille jalousement sur son carré de bitume. Non loin, un homme lit avec attention un roman de Dostoïevski. Un flic véreux passe de l'un à l'autre, lorgnant la paire de chaussures qu'il rackettera à un autre miséreux. Laurent Poncelet, le metteur en scène, rappelle la consigne : « Ne forcez pas, concentrez-vous sur le texte. » Aujourd'hui, ils répètent dans les locaux du Secours catholique, à Grenoble. Mais demain, la petite troupe présentera sa dernière création au théâtre : une pièce intitulée *les Rois de la rue*, qui raconte des histoires de « galériens ». La misère, la solitude, mais aussi l'entraide, le soutien des associations... « Je joue le rôle d'une SDF, explique Ceniza, petite femme de 48 ans à la voix claire. Et je sais de quoi je parle : la rue, je l'ai connue pendant des années. »

Créée en 1996, la troupe des Mange-Cafard est composée de personnes en situation d'exclusion sociale. Laurent Poncelet, 51 ans, a passé la moitié de sa vie à la diriger. « J'étais passionné par la scène, mais je ne voulais pas faire du théâtre pour le théâtre. Je rêvais d'une aventure humaine qui nous transforme », se souvient celui qui était alors jeune ingénieur et enseignant dans une école de commerce.

### LA VRAIE VIE TOURNÉE EN DÉRISION

« Quand j'ai rencontré les premiers membres du groupe, ce fut une évidence, reprend-il. À cause des épreuves qu'ils avaient traversées, leurs personnages vibraient, ils étaient tout sauf aseptisés. Il y avait chez eux de la beauté, de la poésie, beaucoup de justesse. Et, en dépit de leur fragilité, une force de vie qui pouvait toucher les gens. » Depuis, Laurent Poncelet, devenu directeur de la

compagnie Ophélia et fondateur du Festival international de théâtre action, a mis en scène six pièces avec les Mange-Cafard, qu'il a accompagnés en tournée, des salles iséroises jusqu'en Belgique, en passant par les Rencontres urbaines de la Villette, à Paris. Leur premier film, *Des gens passent et j'en oublie*, une comédie surréaliste et loufoque de 52 minutes sur la marginalisation sociale, passe dans les salles Art et essai en région, et sortira à Paris le 11 mars. « Le film comme les pièces témoignent de ce que nous vivons », explique Sylvia, 70 ans, membre de la troupe depuis sa création, et surnommée « la Reine ». « Ce sont des histoires vraies, mais tournées en dérision. »

Ces histoires, Laurent Poncelet les fait ressortir par un mode de création collectif. « Tout commence par l'improvisation. Les acteurs jouent, j'enregistre, et j'essaie de capter leur univers – singulier, hors norme.



**DES GENS PASSENT ET J'EN OUBLIE** : le pari audacieux d'un film de 52 minutes réalisé par Laurent Poncelet (à dr. sur la photo ci-dessous) après plusieurs années de travail théâtral (photos du film, ci-contre) avec des personnes en difficulté.



Puis, à partir de ces improvisations libres, où ils ont ébauché des personnages, je leur propose des situations plus précises, que j'enregistre à nouveau. Celles-ci me servent de base pour écrire. Je leur soumetts ensuite un premier texte ; ils le remanient, se l'approprient ; enfin, nous le mettons en scène. »

### SUR LES PLANCHES, SE SENTIR EXISTER

Ces deux à trois années de travail constituent souvent pour eux tous un temps de profonde transformation. La plupart des arrivants partagent les mêmes difficultés : chômage, maladie, ruptures familiales... « Certains sont introvertis, comme éteints. Le but, au départ, est de jouer, de se faire plaisir », explique le metteur en scène, qui propose notamment des exercices corporels. « Petit à petit, des choses se libèrent. » Comme pour Salim, 49 ans : « Avant d'intégrer le groupe, il y a cinq ans, j'étais déphasé, témoigne-t-il. Je vivais la nuit, replié sur moi. Je n'avais plus de dents. Le théâtre m'a aidé à me reconstruire. Sur scène, je me suis senti exister. »

Ceniza, qui a rejoint le groupe sur le conseil de Salim, a des mots plus crus : « Avant de faire du théâtre, je me voyais comme une merde. Je n'étais bonne à rien. » Récemment, deux Mange-Cafard ont sorti la tête de l'eau après des années de chômage : l'un a trouvé du travail, l'autre une formation comme aide à domicile.

Doucement, la confiance s'installe – en soi, dans les autres. Selon Sylvia, beaucoup de ceux qui étaient murés dans le silence souffraient d'un « manque affectif » : « Cela faisait trop longtemps que personne ne leur parlait plus. » Tel Frédéric, 44 ans, employé communal dans les espaces verts, qui porte encore les séquelles d'un grave accident de voiture, survenu il y a 30 ans : « Le théâtre,

c'est ma vie. C'est mon existence que je raconte sur scène. Dans la vie courante, lorsque je parle de mon histoire, je constate souvent que les personnes en face n'ont rien à faire. Sur scène, je sens qu'on m'écoute autrement. »

Au sein des Mange-Cafard, s'est établi un climat d'entraide et de respect. Sur scène, d'abord, où l'on encourage ceux qui

ont des troubles de la mémoire. Mais aussi en dehors, souligne Salim, qui a trouvé ici « une famille ». En témoigne le déjeuné organisé tous les ans chez Laurent Poncelet avec la troupe actuelle et les anciens – en tout, une quarantaine de personnes. Dans les moments difficiles, ces liens de fraternité s'expriment. « La préparation du film a été marquée par des drames, dont le décès de René et l'hospitalisation de deux autres acteurs, se souvient le metteur en scène. À l'hôpital, Marco, qui était sorti de plusieurs jours dans le coma, n'en revenait pas : tout le monde était venu lui rendre visite ! »

### COMPTER POUR ET SUR LA TROUPE

« Sans le théâtre, je me serais foutue en l'air, assène Ceniza, soignée pour un cancer et marquée par les opérations. Je me suis accrochée. Je me disais qu'on comptait sur moi, que je ne pouvais pas planter tout le monde. Le théâtre m'a aidée à tenir debout. » Si bien que l'avant-veille de la première, lorsque Ceniza a été hospitalisée après un malaise, personne n'a été gagné par la panique : « Nous étions tous convaincus que nous allions réussir », confie Laurent Poncelet. Et c'est ce qui est advenu. »

TEXTE ADRIEN BAIL

PHOTOS ALICE DOUCET